



Abir Mukherjee

les fugitifs

**Êtes-vous prêts à tout
pour vos enfants ?**



Alors que les deux candidats à l'élection présidentielle américaine – un Républicain populiste et une Démocrate trop sûre d'elle – entament leur dernière semaine de campagne, une bombe explose dans un centre commercial de Los Angeles, faisant des centaines de victimes. Personne n'a entendu parler de l'obscur groupuscule islamiste qui le revendique. Pourtant la bombe n'était pas un engin artisanal. Le FBI est sur les dents, et surtout l'agent Shreya Mistry qui met tout en œuvre pour retrouver une jeune femme entrée sur le territoire américain en même temps que la kamikaze. Ce qu'elle ignore, c'est que d'autres personnes recherchent la jeune Britannique. Qu'elles sont aussi déterminées que Shreya à la retrouver. Et qu'elles ne sont pas de la police...

ABIR MUKHERJEE est l'auteur de la série de romans policiers Wyndham & Banerjee qui se déroule dans l'Inde des années 1920. Ses livres ont été traduits dans quinze langues et ont reçu de nombreuses récompenses, dont le Dagger du meilleur roman historique de la Crime Writers' Association et le Prix du polar européen. Abir Mukherjee a grandi en Écosse et vit aujourd'hui dans le Surrey avec son épouse et leurs deux fils. Il signe ici son premier thriller contemporain.

« Grâce à son riche éventail de personnages attachants, la maîtrise de ses intrigues croisées et sa dimension politique qui en fait plus qu'un simple divertissement, *Les Fugitifs* est une réussite phénoménale. » *The Times*

Abir Mukherjee

Les fugitifs

*Traduit de l'anglais
par Pierre Reignier*



Liana Levi

Pour Sonal, Milan et Aran
« Chirokaal »

« Notre instinct le plus fondamental n'est pas de protéger
notre propre vie, mais celle de notre famille. »

Paul Pearsall

1^{ER} JOUR – LUNDI

1

Rien de bien ne s'obtient sans mal.

La brise soufflant par la vitre entrouverte agite son foulard. Yasmin le rabat machinalement par-dessus son épaule tandis que le monde se dissout devant ses yeux au-delà du pare-brise : les fantômes charbonneux des arbres cédant peu à peu le terrain à l'étalement urbain, plus loin la silhouette de la ville avec ses lignes et ses pointes sombres estampées sur la brume bleutée de l'horizon.

Los Angeles.

La voir là, déjà si proche, ravive son anxiété ; elle sent les poils de sa nuque se hérissier.

Elle s'efforce de rassembler son courage en s'appuyant sur la colère qui l'a habitée toute sa vie. C'est la raison, n'est-ce pas, de sa présence ici : agir au nom de ceux qui ne le peuvent pas.

À côté d'elle, Jack avale une gorgée de sa boisson gazeuse – son «soda» comme ils disent en Amérique, le mot conserve encore une résonance nouvelle pour elle. Quand il repose la canette entre eux dans le porte-gobelet, elle touche du bout de l'index ses doigts bronzés, suit les contours du tatouage fruste qui couvre ses phalanges. Jack tourne la tête pour la regarder, un instant, mais ne dit rien. Son beau gosse blond, américain pur

jus, les yeux dissimulés par des lunettes de soleil Oakley et une casquette à l'effigie des Patriots sur la tête. Elle aimerait tellement qu'il parle. Une phrase, juste un mot, quelque chose pour la rassurer ou... sinon lui montrer que lui aussi, peut-être, nourrit des craintes. Malgré tout, ce coup d'œil qu'il lui a jeté a fait naître en elle un plaisant frisson. Une réaction qui a un goût de transgression. Elle inspire profondément, savoure le parfum de son after-shave et reporte son attention sur la route.

Le paysage change. Le sépulcral cède peu à peu le pas au vivant urbanisé. Les constructions sont à présent plus élevées, plus proches de l'autoroute aussi, bien alignées et serrées les unes contre les autres comme des allumettes en boîte.

Panneaux publicitaires et pancartes de jardins surgissent de terre comme des mauvaises herbes: «Votez Costa pour *Reprendre l'Amérique!*» ou bien «Greenwood Présidente» pour *Un avenir meilleur*. Faites-vous entendre. Faites votre choix.

Jack actionne le clignotant et la voiture tangué, subitement, tandis qu'il coupe en biais, très vite, quatre voies de circulation pour rejoindre une bretelle de sortie. Yasmin n'a même pas le temps de lire la destination indiquée sur un panneau qui file au-dessus de leurs têtes. La canette vacille dans le porte-gobelet, quelques gouttes de soda en jaillissent et éclaboussent le plastique de l'accoudoir.

«Va moins vite, proteste-t-elle. Pourquoi es-tu si pressé?»

Jack tourne brièvement la tête vers elle, avec le même air impassible, et elle frissonne à nouveau. Le pouvoir de ce regard... Il freine à l'approche d'un feu rouge, tourne à gauche quand le vert revient, s'engage à allure modérée entre des palmiers aux troncs dorés qui bordent un boulevard baigné de soleil semblant se dérouler jusqu'à l'horizon. Dans un film, elle aurait allumé une cigarette.

Elle baisse complètement sa vitre et, le bras sur le rebord de la portière, lutte contre la peur qui revient l'assaillir.

Elle tente de s'absorber dans des pensées positives.

Aujourd'hui, c'est le jour où tout va changer.

Sur le trottoir encore à l'ombre des immeubles, une jeune maman vêtue d'une salopette déchirée et d'un tee-shirt délavé promène son bambin dans une poussette. Quelques instants durant Yasmin se laisse aller à rêver.

Peut-être un enfant, un jour. Peut-être même une maison...

Elle chasse ces pensées de son esprit. D'ici quelques heures le monde ne sera plus le même et Jack et elle devraient ne plus jamais se revoir. Il faut qu'il en soit ainsi. Ordre de Miriam.

Ils ne se sont presque pas parlé de la matinée. Depuis qu'ils ont quitté la planque. Elle, hébétée par la peur et la portée inconcevable de l'événement qui les attend. Et lui ? Peut-être se montre-t-il stoïque. Ou peut-être est-il juste aussi terrifié qu'elle. Trois cents kilomètres et à peine trois mots échangés. Tout à coup, surgi elle ne sait d'où un besoin la saisit – l'envie de lui demander : *Qu'est-ce qu'on fout là, Jack ?*

Mais maintenant il est trop tard. Ils ont pris leur décision. Ils ont choisi cette voie ensemble, et réaffirmé leurs vœux au lit pendant la nuit. Miriam piquerait une crise si elle savait.

Jack ralentit, tourne peu après vers l'entrée du parking aérien. Il prend un ticket à la barrière, retire ses lunettes de soleil et s'engage sur la rampe.

Trop tard.

Elle a dix-huit ans et il est déjà trop tard.

Jack glisse la voiture en marche avant sur une place de stationnement. Il la regarde en coupant le contact et cette fois elle ne bronche pas. Elle se l'interdit. Cette fois c'est lui qui pose une main sur la sienne.

« Ça va, toi ? » demande-t-il – et sa voix, comme toujours, est un baume sur les sens de Yasmin.

Non, voudrait-elle répondre. *Non, ça ne va pas du tout*. Mais cela aussi c'est impossible. Là d'où elle vient, on apprend à tenir ses démons au secret. Alors elle hoche la tête et se console avec le léger sourire qu'il lui offre. Si elle est ici, si elle fait tout cela, elle s'en rend compte maintenant, c'est pour lui. Peut-être s'est-elle engagée dans l'aventure par conviction, pour la bonne cause, mais elle ira jusqu'au bout parce qu'elle tombe amoureuse de lui.

Jack détache sa ceinture et descend de voiture. Yasmin l'imité après avoir retiré son foulard. Elle prend son temps pour refermer la portière. Jack est déjà en train de sortir les valises à roulettes du coffre. Il relève leurs poignées télescopiques, lui tend la sienne, puis remet ses lunettes de soleil.

Il la prend par la main.

Suivant la signalétique, ils montent des escaliers, franchissent des portes en acier brossé, longent des couloirs qui les mènent du béton du parking au marbre blanc du centre commercial, d'un environnement purement utilitaire à cet autre censément exaltant. Devant eux s'alignent bientôt les vitrines de JCPenney, Bloomingdale's, Macy's et de myriades d'autres boutiques remplies de clients attirés par les promotions et l'air climatisé.

Yasmin observe la foule : les parents chaussés de sandales, en apparence décontractés, mais dont les yeux font sans cesse la navette entre les étalages et leurs gamins turbulents ; les tribus d'adolescents – blondinets BCBG par ici, gothiques vêtus de noir des pieds à la tête par là – qui lambinent autour des fontaines en s'ignorant ostensiblement les uns les autres ; les retraités à la peau tannée par le soleil, vêtus de chemises amples et de baskets confortables, qui enquillent les longueurs à travers le centre commercial comme des athlètes incapables de raccrocher ; les militants

des partis politiques qui distribuent pins, autocollants et casquettes de base-ball aux slogans criards. Yasmin regarde tous ces gens avec un pincement de regret. Elle longe les vitrines en accordant à peine un regard aux vêtements chics ou aux chaussures à talons hauts qu'elle a pu autrefois admirer avec envie.

La main de Jack étreint la sienne. « Tu veux un café ? »

Elle veut une vodka.

Ce qu'elle veut, vraiment, c'est un moyen de faire taire les doutes qui hurlent dans sa tête. Mais aucune chance que cela arrive. Refoulant ces pensées, elle regarde Jack et acquiesce simplement du menton car elle ne se fait pas assez confiance pour ouvrir la bouche.

Il sourit. « Starbucks ? »

Question de pure forme. Leur trajet à travers le centre commercial comme les moindres de leurs gestes, tout est programmé. Ce dialogue fait juste partie du numéro qu'ils jouent pour les agents de sécurité et les caméras de surveillance.

Aussi sûr du chemin à suivre que s'il regagnait son domicile depuis l'arrêt de bus, Jack l'entraîne à travers un essaim de gamins en direction du vaste atrium au dôme de verre. Là, ils rejoignent une file de gens piétinant devant un escalator doré qui s'élève vers l'entrée du food court. Quand arrive leur tour, il laisse Yasmin le précéder sur les marches métalliques, puis prend position derrière elle en glissant un de ses bras musclés autour de sa taille. L'espace d'un instant, tandis que l'escalator les emporte, elle se demande si ce bras la protège ou la restreint.

Yasmin pivote sur elle-même. Une marche en dessous de la sienne, il ne la domine plus d'une bonne tête : pour une fois leurs regards sont à la même hauteur. Une vague d'émotion enfle en elle, un tumulte doux-amer où se mêlent l'amour, l'exaltation, le chagrin et l'angoisse la plus noire.

Soudain saisie par l'envie de vomir, elle agrippe la rampe de l'escalator et se retourne.

L'escalator les dépose sur un autre sol de marbre blanc lumineux, Jack la reprend par la main et de nouveau elle se laisse docilement guider.

Elle se demande à quoi il pense.

A-t-il des doutes, de son côté ? Comment pourrait-il ne pas en avoir ?

Jack va leur commander des latte pendant qu'elle rôde à proximité d'une table, occupée par un couple de gens âgés assis devant des tasses vides, en veillant quand même à ne pas paraître importune. Ils se tiennent par la main. Ils ne se parlent pas, mais Yasmin perçoit tout un monde de mots entre ces doigts maigres et tavelés entrelacés sur la table. Le temps que Jack revienne ils sont partis. Par réflexe elle baisse les yeux, comme Miriam s'y attendrait si elle était présente, en le voyant approcher. Il pose le plateau en plastique sur la table et s'assied en face d'elle. Leurs boissons sont accompagnées de biscuits – des bonshommes en pain d'épice aux yeux en sucre glace.

Dernière chance.

Quelle est la formule, déjà, dans les mariages chrétiens ?
Parlez maintenant ou taisez-vous à jamais.

Mais les mots ne viennent pas. Comme elle ne parvient pas à le regarder non plus, elle garde les yeux rivés sur sa tasse et l'immense biscuit posé à côté.

Démesuré.

Tout est démesuré dans ce maudit pays.

Elle tend la main, cherche le contact des doigts chauds de Jack, ne trouve que la surface de la table.

Que ressent-il ? Lui aussi il doit avoir peur, sans doute.

Elle sent qu'il la touche – ses doigts à lui, sur les siens – et relève les yeux. Une énergie pleine de nervosité

se lit sur le visage de Jack. Elle fait aussi légèrement trembler ses épaules.

Il affronte la peur à sa façon à lui, décide Yasmin.

« Tout va bien, affirme-t-il. On y est presque. »

Il prend le bonhomme en pain d'épice, le casse en deux et lui en tend une moitié. Elle la regarde : une tête, un demi-buste.

« Jack », murmure-t-elle. Il a porté sa tasse à ses lèvres, la fixe des yeux et elle perd confiance. « Sommes-nous vraiment obligés... tu sais... ? »

– Oh, *baby*... » Il quitte sa chaise pour venir s'asseoir à côté d'elle sur le banc. Elle sent sa cuisse, ses muscles puissants, contre la sienne. « Tu sais bien que oui. C'est la seule chose à faire. C'est *bien*. Et après, on sera ensemble. Tant pis pour les ordres de Miriam, on trouvera une solution. »

Ces paroles apaisent Yasmin sans pour autant faire taire les cris qui retentissent dans sa tête. Mais il a raison, naturellement. Ils doivent aller au bout. Il faut bien que quelqu'un agisse. Quelqu'un doit frapper un grand coup.

Jack sirote quelques gorgées de son latte, avant de le reposer sur la table. Il serre les poings, puis les desserre lentement avec un soupir. « C'est normal d'avoir la trouille, dit-il à mi-voix. Moi aussi j'ai peur. Mais Miriam a raison, il faut répondre à ces enfoirés. Et cogner dur. »

Elle baisse les yeux sur la valise posée à côté d'elle contre le banc, songe confusément à son contenu qu'elle n'a jamais vu. Elle aspire une gorgée de café chaud et n'en perçoit que l'arrière-goût de brûlé et l'amertume. Elle pourrait manger un morceau de sa moitié du bonhomme en pain d'épice, mais elle n'a aucun appétit.

« Tout est clair ? Tu sais ce que tu dois faire ? » demande Jack.

Elle hoche la tête.

« Bien », approuve-t-il en se massant la nuque. Et puis il glisse son bras à l'intérieur du sien, saisit sa main en

enlaçant leurs doigts, et se tourne pour lui donner un baiser sur les lèvres.

Elle ne sait pas quoi éprouver.

« C'est l'heure, dit-il doucement.

– Allons-y », acquiesce-t-elle.

Ce baiser semble bien lui avoir redonné du courage. Soudain elle est debout et se repasse de tête, comme en pilote automatique, les prochaines étapes de leur mission. Elle connaît par cœur la séquence à venir. Ils s'y sont assez exercés. Déjà, Jack s'éloigne à travers le centre commercial. D'abord elle patiente. Deux minutes, pas davantage, le temps qu'il se perde dans la foule. La main crispée sur la poignée de la valise qu'elle fait aller et venir sur ses roulettes près de sa jambe, elle compte les secondes.

Deux minutes. L'attente lui avait paru longue pendant les répétitions. Cette fois elle se termine trop vite.

Yasmin se met en route, rejoignant d'abord le flot de corps qui convergent vers l'escalator. En descendant elle croise des visages insouciantes, des sourires qui vont dans la direction opposée à la sienne. Comme les regarder lui fait mal, elle baisse les yeux sur ses pieds.

Trois minutes pour parvenir à l'emplacement convenu : le parvis de la station de radio. Ces bonimenteurs d'animateurs qui propagent leur poison dans des millions de cerveaux. S'il paraît un peu étrange que cette station soit installée dans un centre commercial, son emplacement est justement l'une des raisons pour lesquelles Miriam l'a sélectionnée comme cible.

« Le message sera d'autant plus fort. »

Jack doit déjà avoir pris position à l'intérieur – dans le hall d'accueil. C'est ce qui est prévu.

Yasmin ne doit pas entrer, mais déposer sa bombe sur le parvis, près des portes de la station, et attendre au milieu de la foule que Jack ait placé la sienne et revienne. Ils

retourneront alors à la voiture, s'éloigneront du centre commercial pour se mettre eux-mêmes en sécurité, puis téléphoneront pour donner l'alerte.

« *Il n'y aura aucune victime innocente.* » Miriam a été catégorique sur ce point et Yasmin se fie à la parole de Miriam. Elle a une foi absolue en Miriam.

C'est alors que, obligée de faire un pas de côté pour laisser passer un enfant qui court à travers le parvis en riant, elle déclenche involontairement le capteur des portes automatiques. Quand celles-ci s'ouvrent sur le hall de la radio, elle ne peut s'empêcher de jeter un coup d'œil à l'intérieur. Jack n'est nulle part en vue.

Elle fait un pas vers le seuil de la station et hésite, découvrant un univers bien différent de celui du centre commercial animé et grouillant de promeneurs qui est derrière elle : baigné de lumière blanche, le hall est meublé de canapés et d'écrans plats, quelques personnes y vont et viennent sans bruit et deux réceptionnistes blondes sont assises derrière un comptoir étincelant. Yasmin reste plantée là, tel un rocher au milieu d'un cours d'eau, tandis que des gens passent à côté d'elle, dans un sens, dans l'autre, leurs conversations s'insinuant dans son cerveau et étouffant ses capacités de réflexion. Elle balaie le hall du regard. Déjà, un agent de sécurité la jauge du coin de l'œil, semblant s'interroger sur sa potentielle dangerosité. Aucun signe de Jack. *Où est-il ?*

Elle bat en retraite à reculons vers le parvis, se heurte à une vieille dame chaussée de baskets qui la toise un instant du haut de ses lunettes de soleil, marmonne deux mots d'excuse sans cesser de chercher Jack du regard. Les portes de la station de radio se referment. Son cœur bat la chamade. Elle doit absolument garder son calme. Jack a dû être retardé pour une raison ou une autre, ou obligé de faire un détour. Après tout, il y a un monde fou dans ce centre commercial.

Mais de longues minutes passent et il n'apparaît toujours pas. Elle perçoit un goût de sel sur sa lèvre supérieure.

S'est-il perdu ?

Non, Jack ne ferait jamais ce genre d'erreur.

Peut-être est-elle au mauvais endroit ?

Elle se retourne, cherche désespérément du regard une autre entrée à la station de radio en sachant déjà qu'elle n'en trouvera pas.

Une peur noire l'envahit, menaçant de la submerger, de lui faire perdre pied. Elle continue de chercher Jack des yeux – essaie de repérer au milieu de la foule ses lunettes de soleil débilés et cette ridicule casquette de base-ball.

A-t-il été arrêté ? La mission a-t-elle déjà tourné court ?

Mais elle a regardé des tas de vidéos sur YouTube – tous ces gens hurlant et prenant la fuite comme des moutons paniqués dans certains lieux frappés par une catastrophe. Si la police a pincé Jack, où est le remue-ménage ? Où sont les cris des gens terrifiés ? Les flics dégainant leurs armes ?

Alors que ces pensées refluent, une autre s'insinue dans son esprit, plus sombre, plus perniciose. *A-t-il changé d'avis à la dernière seconde ? A-t-il décidé que, finalement, ce n'était pas ce qu'il voulait ?*

Mais en ce cas pourquoi ne pas le lui avoir dit ? Une panique électrique s'empare d'elle.

Où est-il, bon sang ? !

Sa respiration s'accélère. Yasmin tente de refouler ces dernières, terribles pensées, mais elles s'imposent à son esprit, irrésistibles comme les eaux d'une rivière en crue. L'air lui manque, subitement, elle se force à inspirer un grand coup et sent les regards des passants se planter dans son âme et percevoir sa peur. Prendre la mesure de sa culpabilité.

Elle tire d'une poche de son jean le téléphone que Miriam lui a donné et compose de mémoire au clavier un numéro. Rien ne doit être enregistré dans l'appareil. Les

ordres sont très clairs. Elle attend que la communication s'établisse, de longues secondes d'angoisse dans l'espoir que Jack décroche, mais après plusieurs sonneries la voix artificielle de l'opérateur prend le relais pour lui demander de laisser un message.

Saloperie.

Elle coupe l'appel et glisse le téléphone dans sa poche. De toute évidence, il y a un problème. Mais leur plan est clair : déposer les bombes et repartir ensemble. Elle ne peut pas s'en aller sans Jack.

Elle ne comprend pas.

Luttant contre la panique, elle cherche des yeux un endroit où se débarrasser de la valise : une sortie, des toilettes – même un conteneur à ordures, nom de Dieu !

Puis elle se rappelle le couloir et la cage d'escalier du parking aérien. Là-bas, oui ! Elle se met à courir en tirant la valise derrière elle, slalomant entre les gens et ignorant les protestations de ceux qu'elle bouscule sur son passage. Bientôt elle les aperçoit : les portes en acier brossé, à quelques centaines de mètres, par lesquelles ils sont arrivés. Elle continue de courir et réduit la distance : quatre cents mètres, trois cents... Le téléphone se met à vibrer contre sa jambe.

Jack. Ce doit être Jack.

Elle ralentit l'allure, continue de marcher en tirant l'appareil de sa poche. Le numéro affiché à l'écran lui est inconnu, mais cela n'a pas d'importance. Le correspondant a interrompu l'appel et tout à coup elle comprend qu'il est trop tard. Elle entend un autre téléphone sonner. Il se trouve à l'intérieur de la valise. Elle ne sait pas pourquoi et en même temps elle sait exactement ce que cela signifie. Yasmin Malik lâche le téléphone qu'elle tient à la main et, pensant à son frère, murmure la profession de foi : « Il n'y a pas d'autre dieu qu'Allah et Muhammad est son... »

C'est alors que la bombe de sa valise explose.

Shreya Mistry a une forte envie de cigarette. Un shot de nicotine pour atténuer le choc du carnage. Mais elle s'est débarrassée de son dernier paquet il y a plusieurs mois et de toute façon, il serait hors de question de fumer, à cause des éventuelles fuites de gaz.

Ce truc est insensé. En tout cas à ses yeux. Toutes ces victimes, déjà mortes ou agonisantes. Cela ne rime à rien.

L'air a un goût de plastique cramé et de solvant industriel. D'apocalypse et de martyre. S'il n'y a plus de flammes désormais, une fumée épaisse, noire, impénétrable, s'élève encore vers le ciel en gros nuages bouillonnants d'incinérateur.

Shreya s'avance entre les rangées de véhicules d'urgence. Le ballet kaléidoscopique de leurs gyrophares fait naître dans sa tête un grésillement familier. Elle fixe les yeux sur le sol pour se recentrer. Autour d'elle les primo-intervenants – pompiers, policiers, ambulanciers –, tous simples spectateurs ou porteurs de brancards à l'heure qu'il est, vont et viennent à travers le no man's land du parking jonché de bouts de métal tordus et d'éclats de verre pulvérisés par l'explosion. Certains transportent les morts comme des soldats sur un champ de bataille.

Elle ne devrait pas aller là-bas.

Elle devrait garder ses distances, rester en sécurité comme ils en ont reçu l'ordre – et comme font les autres, ceux qui ne sont pas des obsédés dans son genre, ceux dont la carrière va encore dans le bon sens. *Et grand bien leur fasse!*

L'entrée se rapproche. Shreya continue de marcher, longeant une rangée de cadavres serrés les uns à côté des autres sur le bitume. Ceux-là, leurs visages n'expriment pas de souffrance. Quant aux blessés, aux ensanglantés, aux traumatisés, elle évite de croiser leurs regards. Dans son dos des sirènes gémissent et des gens pleurent. Elle en fait abstraction et se remplit la tête de chiffres. Soixante-trois morts. Cent quatorze blessés. Quinze ans au FBI. Quinze ans et quatre mois. Mais là, c'est une première.

Quel genre de personne faut-il être pour mettre une bombe dans un centre commercial ?

Un centre commercial, au milieu de la journée, quand il est rempli pour l'essentiel de retraités, de mômes et d'employés de boutique payés au salaire minimum. Et c'était bien une bombe, la confirmation est tombée, même si évidemment Shreya a émis cette hypothèse d'entrée de jeu – dès que l'alerte a été donnée au Bureau –, éprouvant aussitôt une angoisse sourde qui n'a pas cessé de lui nouer les tripes pendant qu'elle se précipitait avec la moitié de son service vers le lieu de l'attentat.

Mais qui met une bombe dans un centre commercial ?

Au-delà de l'indignation, elle se pose une question froidement professionnelle. Parmi les candidats potentiels, naturellement, les gauchistes et l'extrême droite. Soit les zinzins de Global Action – faire sauter ceci et cela sur la planète au prétexte de la sauver –, soit les fanatiques d'American Redemption – des bombes pour rendre sa grandeur à l'Amérique. Ben tiens.

D'une certaine façon cela n'a pas d'importance. Les morts se moquent de l'identité de leurs assassins et la plupart des vivants vont s'abreuver de belles pensées, de prières, et puis avaler n'importe quelle post-vérité susceptible de leur plaire.

Parvenant à l'entrée du centre commercial, elle enfle un masque et des gants en latex lorsque le policier en

uniforme qui monte la garde devant les portes lui brandit une main épaisse au visage.

« On n'entre pas, dit-il. La structure du bâtiment est compromise. Ça peut s'effondrer à tout moment. »

Elle dégaine son porte-cartes pour lui présenter son badge. Le gars a l'air de transpirer dur dans son uniforme. Il plisse les yeux. Elle approche la photo d'identité de sa tempe pour qu'il pige que oui, la femme au teint basané et agent spécial du FBI qui est indiquée là, sur la carte, c'est elle.

« Personne ne doit entrer tant que les ingénieurs n'auront pas donné leur feu vert, dit-il avec un haussement d'épaules. M'est égal qui vous êtes. Ce sont les ordres que j'ai reçus.

– Moi aussi j'ai des ordres », objecte-t-elle.

Mensonge. Elle en ressent immédiatement les picotements dans la nuque. Mentir lui est très difficile. Mais elle a tout de même fait des petits progrès dans ce domaine. Le truc consiste à débrancher sa conscience et à se forcer à regarder les gens bien droit dans les yeux. Sauf que ce contact visuel est un défi en soi, aussi problématique que le mensonge. Elle serre les dents et dévisage l'agent avec le zèle d'un témoin de Jéhovah sur le perron d'un client potentiel, jusqu'à ce qu'il cède.

« Très bien, dit-il. C'est votre vie après tout. »

Elle espère quand même la garder sauve.

Sur les vingt ou trente premiers mètres, il serait difficile de dire ce qui a pu se passer. Le centre commercial paraît intact. Boutiques et stands se présentent immaculés et déserts comme dans l'attente de l'heure de l'ouverture. Seuls des débris de verre, des sacs de courses et d'autres objets abandonnés dans la panique générale, quand les gens ont pris la fuite, laissent présager de ce qui peut attendre Shreya plus loin.

Du ruban jaune indique la route à suivre. Des collègues sont déjà entrés là, juste après les premiers secours, et ont relevé autant d'indices que possible avant d'être évacués quand le bâtiment a été jugé instable.

Elle ne devrait pas être ici.

C'est toute l'histoire de sa vie.

Le vacarme de l'extérieur, le chaos du parking s'est tu, remplacé par un silence singulier. Elle est frappée par l'étrangeté du contraste – que la souffrance et le chagrin qu'elle a vus là-bas soient nés ici, conçus dans la terreur par une force funeste qui s'est retirée en laissant derrière elle un désert. Elle poursuit son chemin, seul être vivant dans un monde de mannequins, les semelles de ses bottes couinant sur les dalles cirées du sol.

Fermant les yeux, elle savoure quelques instants la tranquillité du lieu, avant de les rouvrir tout à coup en se reprochant cette attitude inconvenante.

Elle tourne à l'angle d'un couloir et tout change : le blanc, l'ordre et la lumière font subitement place au chaos, au noir de suie et à la puanteur de la chair et du caoutchouc carbonisés, à un fouillis hirsute et ensanglanté de métal tordu et de câbles électriques enchevêtrés, de gravats noyés de poussière, aux fantômes de vies écourtées. Shreya ferme les yeux et compte. Souvent ça l'aide. Cette sécurité apaisante des nombres. *Un, deux, trois...* Un décompte de dix suffit en général. Aujourd'hui il lui faut approcher trente. Elle prend une profonde inspiration et rouvre les yeux sur un monde différent. Le tiers-monde, peut-être. L'Irak ou la Libye, peut-être – avec des baskets de marque à la place des babouches.

L'épicentre de l'explosion.

Elle s'accroupit pour ramasser le jouet d'un enfant, une poupée de chiffon semblable à celle que Nik lui a un jour recommandé d'acheter pour Isha, il y a bien longtemps,

quand Isha était encore bébé. Elle la retourne, contemple un instant son visage carbonisé, tout ratatiné sur lui-même, puis la repose par terre et jauge le rayon de l'explosion.

Maousse. Un engin puissant.

Elle prend ses marques. Une entrée de service à quelques pas. Aucune boutique particulièrement proche, aucune cible évidente, en tout cas au premier regard. Drôle d'endroit pour faire péter une bombe. À deux cents mètres d'ici, la position aurait été plus centrale et les victimes auraient pu être – auraient été – bien plus nombreuses. La personne qui a perpétré cet attentat... a un peu raté son coup.

Les bronches contractées par le brouillard de poussière des débris qui réactive son asthme, ses poumons se rebellent tout à coup. Elle porte une main à son masque tandis qu'une épouvantable quinte de toux la plie en deux : vingt secondes d'une fébrilité éreintante qui lui semblent durer plusieurs minutes. Elle s'interdit de paniquer, visualise le phénomène en cours dans sa poitrine comme on lui a appris à le faire, tient bon jusqu'à ce que la crise passe, puis se redresse lentement avec des tintements dans les oreilles, les yeux baignés de larmes et la vision troublée par des étincelles. Elle se passe une manche en travers du visage et le lève vers le plafond où un objet a attiré son attention : le dôme noir d'une caméra de sécurité.

Le bâtiment grogne. Un halètement métallique de désespoir. Elle devrait s'en aller. Avant que tout le centre commercial ne décide de s'effondrer.

Mais cette caméra...

Peut-être a-t-elle capté quelque chose ?

Shreya trouve un tableau d'information, un diagramme aux couleurs joyeuses présentant boutiques, niveaux superposés et escalators, et le grave dans sa mémoire. L'affaire de quelques secondes. L'endroit qu'elle

recherche n'y apparaît pas, mais les centres commerciaux comme celui-ci logent en général leurs méninges dans leurs sous-sols. Elle rejoint une cage d'escalier, descend des marches de béton qui l'amènent à un bunker de bureaux évacués dans l'urgence. Toutes les lumières sont allumées. Les ordinateurs aussi. Un plan des lieux épinglé sur un mur l'oriente vers un long couloir sinistre, aux parois ornées de panneaux d'infos de service et de posters promotionnels, que des néons de plafond vacillants illuminent par intermittence. À son extrémité, une porte close. Shreya frappe pour la forme, pousse le battant et pénètre dans une pièce mal aérée où une odeur désagréable de barquettes de fast-food et de déodorant bon marché lui assaille les narines.

Le mur du fond est couvert d'écrans dont chacun est un patchwork d'images 10x8 qui présentent sous tous les angles possibles le centre commercial dévasté. Devant ces écrans se trouve une console hérissée de claviers, de boutons et de cadrans qui semble avoir été récupérée dans une ancienne salle de montage de télévision.

Des agents devraient être ici. Les valeureux hommes et femmes du Bureau devraient être en train d'étudier les vidéos, de scruter les foules avant l'explosion. Mais ce n'est pas le cas. Dan ne prend aucun risque et attend le feu vert des ingénieurs structure. Rien d'étonnant – de toute sa carrière ce mec n'a jamais pris le moindre risque. C'est bien pour cela qu'il est aujourd'hui chef de groupe, tandis que Shreya est... Qu'est-elle, au juste, à part une chieuse intégrale aux yeux d'à peu près tout le monde? Et c'est bien pour cela qu'elle n'a pas pu s'empêcher de descendre ici pendant que Dan et la troupe sont bien tranquilles à l'extérieur.

Les vieux systèmes de sécurité de ce genre sont assez simples à faire fonctionner, il suffit d'un poil de jugeote et de tâtonner. Elle s'assied devant la console dans un fauteuil

de bureau qui couine sur ses roulettes. Trouver la caméra qui l'intéresse n'est pas difficile : c'est l'une de celles qui présentent le spectacle d'une épouvantable dévastation. De rapides essais au clavier font apparaître un menu et lui permettent d'agrandir l'image sur l'un des écrans. Encore quelques manipulations et l'enregistrement vidéo se met à remonter le temps en accéléré, scintillant comme du mercure. Elle le laisse filer jusqu'à ce que l'image change : en quelques instants, subitement, l'interminable plan statique du site ravagé par l'explosion laisse place à un brouillard, puis à la réalité structurée d'un couloir propre et bien éclairé. L'ordre surgit du chaos.

Et là, quelqu'un.

Shreya appuie sur un bouton, l'image tremblote et se fige. Plein centre, une jeune fille vêtue d'un tee-shirt et d'un jean, qui tient d'une main la poignée d'une valise à roulettes, vient de lâcher son téléphone. L'appareil semble suspendu dans le vide à mi-chemin entre sa main et le sol.

Une pression sur un autre bouton et l'image reprend vie, l'action progressant à rebours comme dans une comédie burlesque : le téléphone remonte d'un trait entre les doigts de la fille qui, après en avoir contemplé une fraction de seconde l'écran, le glisse dans sa poche avant de détalier – en marche arrière – vers le cœur du centre commercial et de disparaître. Son buste est penché en avant et ses pas sont précipités : elle court.

Pourquoi courait-elle ?

Shreya scrute les images de différents écrans, agrandit celle d'une caméra qui lui offre un autre angle de vue et lance la vidéo en retour accéléré, une fois encore, jusqu'au moment où la jeune fille y apparaît. Elle met sur pause pour scruter son visage. *Avait-elle peur ?* Shreya sait qu'elle n'est pas la plus douée pour ce qui est de décrypter les expressions des gens, mais elle est tout de même capable de savoir quand quelqu'un a la trouille.

La fille poursuit sa course effrénée en marche arrière à travers la coursive du centre commercial, croisant et bousculant des gens arrêtés devant les vitrines, des familles, des enfants en promenade – Shreya la suit en changeant une fois encore de caméra –, avant de s'arrêter près de la fontaine centrale de l'atrium. L'endroit idéal où déposer un engin explosif.

Shreya se mordille la lèvre inférieure.

Voilà : dans le mille. La fille s'est tenue là un moment. Et pourtant elle s'est mise à courir en direction d'une sortie, ne s'arrêtant que pour répondre au téléphone quelques instants avant que la bombe explose. Pourquoi ?

Elle remonte encore la piste en suivant la jeune fille, son parcours à travers le centre commercial, étape par étape, sur les enregistrements de plusieurs caméras successives, jusqu'à un vaste palier où elle semble être restée immobile plusieurs minutes devant des portes automatiques – comme si elle attendait quelque chose, mais quoi ? –, puis jusqu'au food court, et là à un Starbucks – à une table où elle est assise en compagnie d'un homme coiffé d'une casquette de base-ball, avec des lunettes de soleil sur les yeux.

Et ce type-là, qui est-ce ?

Shreya sent tout à coup le sol trembler sous ses pieds, tandis que des grincements métalliques inquiétants semblent surgir des murs.

Il ne faut pas qu'elle traîne ici...

Elle lève le visage vers le plafond, puis reporte son attention sur les écrans.

Elle ne peut pas partir tout de suite.

Attentive, elle pianote sur la console pour remonter encore davantage dans le temps, suivant le gars et la fille qui circulent main dans la main, à reculons, dans le centre commercial, pour redescendre un escalator et regagner la porte d'un couloir d'accès au parking – le couloir même,

se rend-elle alors compte, dans lequel la fille courait quand elle s'est immobilisée et a lâché son téléphone, juste avant l'explosion de la bombe. Le gars à la casquette a l'air de savoir où se trouvent les caméras. Il marche en leur tournant le dos ou, si cela n'est pas possible, le visage dissimulé par la visière de sa casquette. Quand ils franchissent la porte du couloir, Shreya cherche sur les écrans la caméra correspondante et refait toutes les opérations nécessaires pour trouver le moment où le couple apparaît.

Elle cligne des yeux. Fige l'image d'une pression sur un bouton. La fille est là, immobile, les doigts en appui sur la plaque métallique de la porte, captée par la caméra à l'instant où elle va pousser le battant pour l'ouvrir.

Voilà.

Alors qu'un sourire de satisfaction plisse les lèvres de Shreya, le plafond laisse entendre un méchant craquement et des éclats de plâtre commencent à pleuvoir sur sa tête.

Elle bondit du fauteuil. Comme elle s'élance dans le couloir, le bâtiment pousse un long rugissement, effroyable, terrifiant, qui emplit son crâne et la désoriente... Les murs semblent tanguer autour d'elle. Par où est-elle arrivée? À droite, à gauche? Elle décide d'aller à gauche. Elle choisit toujours la gauche.

Elle court à toutes jambes à travers la poussière et les débris qui tombent en cherchant du regard certains points de repère qu'elle a vus en arrivant: la fontaine à eau, le trombinoscope du service avec sa pyramide de tronches patibulaires.

D'un coup d'épaule elle pousse la porte de la cage d'escalier. Le bâtiment continue de pousser des hurlements – les cris déchirants d'un animal à l'agonie.

Plus le temps de remonter vers le rez-de-chaussée.

Alors elle descend. Prenant les marches deux par deux, elle s'enfonce plus profondément encore dans les

entrailles du bâtiment, direction le parking souterrain et sa forêt de piliers de béton armé. La lumière vacille, puis s'éteint définitivement, obligeant Shreya à dévaler l'escalier la main agrippée à la rampe, le souffle court et la gorge serrée par l'angoisse.

Elle n'aurait jamais dû venir ici. Le flic à l'entrée avait raison.

La périphérie de son champ de vision se trouble. Mais la porte du parking est là, juste devant. Elle se jette sur le battant les mains en avant. Elle n'a pas fait deux pas à l'intérieur qu'un tsunami de débris et de poussière jaillit dans sa direction. Puis le monde disparaît.

Shreya voit sa défunte mère. Les bras croisés sur la poitrine. L'expression figée sur ce rictus bien à elle, presque permanent, qui était à la fois accusation et châtiment.

« Qu'espérais-tu, Shreya ? Croyais-tu vraiment que ça finirait bien ? Après les choix que tu as faits ? »

Est-ce là son karma ? Une fin à sa mesure, peut-être. Sa vie engloutie sous les gravats.

« Pourquoi, Shreya ? Mais pourquoi le FBI ? ! »

Ce n'est pas ce que tu penses, maman.

Mais que veut cette femme, à la fin ? Des excuses ?

« Shreya ? »

La voix a changé. Le ton plaintif de sa mère est supplanté par un autre, tout aussi familier et agaçant.

« Shreya, tu m'entends ? »

Une voix d'homme, plus sonore maintenant au milieu des ténèbres. Dans sa tête, Shreya nage dans sa direction. Elle prend subitement conscience qu'elle est allongée, suspendue à l'horizontale au milieu du vide. Au prix d'un gros effort elle ouvre les yeux sur une lumière blanche trop vive. Aveuglante. Intransigeante.

Elle a un goût de sang dans la bouche.

« Shreya ? ! »

Ses yeux font la mise au point. Au-dessus d'elle, la lumière crue d'un plafonnier. Elle lève une main au-dessus de son visage pour s'en protéger et distingue un plafond de métal ondulé. Une ambulance, voilà où elle est. L'odeur piquante d'un produit antiseptique titille ses narines. Et à côté d'elle : Dan, courbé en deux, les traits crispés sur une expression qu'elle ne saurait interpréter.

Dan.

Elle essaie de se redresser pour s'asseoir. Un effort désespéré, vite abandonné dans les tourbillons d'une affreuse nausée.

« Nom de Dieu, Shreya... »

La suite des propos de Dan lui échappe, incapable de s'imposer et de faire sens au milieu du vacarme qui remplit sa tête. Ses pensées se noient dans un brouillard épais. Parmi elles pourtant, elle en a la certitude, il y a quelque chose d'important. Une info qu'elle doit lui transmettre.

« Tu aurais pu y laisser ta peau, bordel ! Tu as de la chance qu'un flic à qui tu as fait grâce de ta courtoisie ordinaire se soit souvenu de toi, sinon nous ne savions même pas que tu étais là-dedans ! »

Elle se force à fixer les yeux sur lui. Le rugissement incohérent de son crâne s'intensifie quand leurs regards se croisent.

« Je sais. Tu m'as déjà dit que ma courtoisie finirait par me tuer.

– Tu fais chier. Mais bon sang, qu'est-ce que tu t'imaginais foutre là-dedans ? »

Ah voilà. C'est de ça justement dont elle doit lui parler.

« Les vidéos, au poste de sécurité, marmonne-t-elle. Je pense avoir trouvé quelque chose.

– Quoi ? »

Le visage de Dan exprime soudain... de l'étonnement ? C'est flatteur. Elle aime bien quand elle arrive à

le surprendre. Cela rattrape même le fait qu'elle a failli y laisser sa peau.

«La bombe, dit-elle. C'était une fille... une jeune femme. Elle est arrivée avec un homme. Mais elle a mené l'attentat seule. Et... elle a laissé des empreintes sur une porte du parking aérien. La sortie la plus proche du lieu de l'explosion.»

Il faudrait qu'elle lui montre l'endroit exact, mais la situation a changé depuis qu'elle a vu ces images à l'écran. Le bâtiment s'est à moitié effondré.

Cette porte est-elle seulement encore accessible ? Shreya se redresse sur un coude. Il faut qu'elle se ressaisisse. Elle essaie de s'asseoir, mais ses oreilles bourdonnent violemment, le monde se met à tourner et elle s'effondre sur le brancard. Pendant qu'elle s'enfonce dans les ténèbres, elle voit la jeune fille courant à travers le centre commercial... s'arrêtant pour sortir son téléphone...

Et mourir.

2^E JOUR – MARDI

3

Pourquoi courait-elle ?

La sonnerie stridente du téléphone interrompt ses réflexions.

« Shreya. Amène-toi. » La voix de Dan, âpre comme une cigarette mexicaine.

Elle se lève avec précaution de son fauteuil de bureau et quitte son box – *« c'est temporaire, juste le temps de te trouver quelque chose de plus convenable, mais bon, ça pourrait prendre un moment »* – pour traverser la vaste salle d'où s'élève la clameur d'une équipe entièrement mobilisée par une grave crise. Un élanement pénible en travers du dos l'oblige presque à marquer le pas : un souvenir du centre commercial, un rappel que la mort n'est jamais loin et toujours désinvolte. Quand ils l'ont libérée, les toubibs de l'hôpital ont insisté pour qu'elle rentre chez elle et prenne du repos et c'est ce qu'elle a fait, pendant six heures, jusqu'à ce que l'appel du boulot et les tiraillements des questions restées sans réponses ne deviennent trop impérieux. Et elle est donc revenue auprès de ses collègues du Bureau, tous dopés à la caféine pour tenir la journée après une nuit entière sur le pont. Voilà comment ça se passe avec les attentats terroristes. Personne ne souffle tant que l'enquête n'a pas livré quelque chose de substantiel. Ajoutez à la mixture

l'imminence d'une élection présidentielle empoisonnée et vous obtenez, comme dit Dan, un bordel intégral.

C'était il y a huit heures. À présent ce cher Dan se tient sur le seuil de son bureau, habillé de la chemise et de la cravate qu'il portait la veille, costaud comme un mur de briques avec sa main immense posée sur le chambranle comme s'il le soutenait. Il lui fait signe d'entrer et referme la porte sur eux.

Elle prend un siège devant sa table, à côté de ses rayonnages imposants de livres aux titres imprimés en lettres d'or, et regarde en face d'elle l'éventail de diplômes et de certificats sous verre suspendus au mur comme des bulles pontificales jaunissant de contrition. Dan fait le tour de la table, s'assied dans son fauteuil qui rouspète en grinçant, joint les mains devant son visage et la dévisage. Une attitude, il le sait forcément, qui ne peut que la mettre mal à l'aise.

« Comment tu te sens ? »

Comme une merde.

« Ça va.

– Tu es sûre ? As-tu besoin de quelques jours de repos ?

– Non... patron. » Elle ajoute ce dernier mot gratos. Dan apprécie ce genre de pommade, semble-t-il.

« Tu veux un café ? »

Pas de café, non. Par contre elle veut savoir ce que les collègues ont pu trouver.

Il devine sa question et y répond en hochant la tête : « Nous avons la porte. Nous avons même une empreinte. La fille s'appelle Yasmin Malik. »

Du travail efficace. La porte, les empreintes, une identité confirmée en l'espace de vingt-quatre heures. Impressionnant, tout ce que les braves du FBI peuvent accomplir quand le directeur et l'ensemble de l'establishment politique leur tombent sur le dos.

« Ses empreintes étaient connues ? Elle était fichée ?

– Pas exactement, répond Dan. Elle n'est pas américaine, mais britannique. Et musulmane. Ses empreintes ont été relevées quand elle est entrée dans le pays.

– On a déjà quelque chose à son sujet? »

Un grognement précède la réponse de Dan. « C'est pas très joli. La fille a une histoire assez merdique. Père mort jeune. Mère bipolaire, accablée par la dépression, incapable de faire face. Prise en charge par les services sociaux, et à partir de là tout un chapelet de fugues et d'arrestations pour des petits larcins. Dernière adresse connue, un refuge pour femmes au sud de Londres. Elle avait un frère, de deux ans son aîné, qui a été pris en charge à la même période. Il a fini par rejoindre l'État islamique en Syrie. Et il aurait été tué lors d'une frappe aérienne américaine. »

Yasmin Malik a tout l'air d'une candidate de choix pour la radicalisation.

« D'après la Sécurité intérieure elle est arrivée par l'aéroport international de Portland, à bord d'un avion en provenance de Dubaï, il y a environ neuf semaines. Dubaï c'était une escale, elle venait en fait de Londres par un premier vol. »

Shreya fait la moue. *Neuf semaines ?*

« Où était-elle passée? C'est très long, neuf semaines. »

Dan hausse les épaules.

« Quelqu'un a revendiqué l'attentat? demande-t-elle. »

– Pas un bruit sur les réseaux sociaux, en tout cas aucun que la CIA ou la NSA ait pu intercepter. Mais une organisation qui se fait appeler Les Fils du califat a envoyé une déclaration codée au *Washington Post* pour s'attribuer le mérite de l'opération.

– Jamais entendu parler. C'est un groupe affilié à l'État islamique?

– Je n'en sais pas plus que toi pour le moment.

– Des exigences?

– Rien que la libération immédiate de tous les détenus de Gitmo. Apparemment, trente à quarante de ces salopards seraient encore enfermés là-bas, depuis les suites du 11-Septembre. »

Shreya hausse les sourcils. Vingt ans de détention à Guantánamo – sans procès. Cette idée lui fait horreur, non tant par compassion ou considération particulière pour ces prisonniers que pour la contradiction qu'elle met en lumière : un tel traitement des suspects est juste contraire à tout l'esprit de l'Amérique.

« Quoi qu'il en soit, poursuit Dan, la Maison Blanche ne risque sûrement pas de les libérer dans l'immédiat, en réponse à un attentat à la bombe et à un ultimatum prononcé par un groupe dont personne n'a jamais entendu parler. Politiquement ce serait du suicide.

– Et donc... d'autres attentats à suivre, tu penses? »

Dan hoche lentement la tête. « Regarde le calendrier. À moins qu'on ne les retrouve dare-dare, je crains d'autres bombes, d'autres Américains morts d'ici le scrutin. Cela dit, c'est sans doute sympa d'en revenir aux bons vieux terroristes islamistes. Ça nous change de tous les tarés bien de chez nous de ces dernières années. »

Elle ne voit pas en quoi les islamistes sont une option préférable. Plaisante-t-il? Avec lui, elle n'est jamais sûre. Mais elle ne pose pas la question. Son cerveau est déjà trop occupé à réfléchir aux conséquences de l'événement. Une jeune musulmane est responsable du plus grave attentat commis sur le sol américain depuis le 11-Septembre – et ce, huit jours avant une élection sur le fil du rasoir. C'est considérable. Un changement de paradigme. Ou, comme pourrait dire Dan... *une putain de catastrophe*. Cette bombe peut faire basculer l'élection.

Dan se passe une main en travers du front. « Le procureur général des États-Unis est furibard. Ce truc va faire bander raide l'extrême-droite. »

Ça, elle le comprend bien, même si la formulation manque de finesse. Pour les animateurs radio, les médias alternatifs et les évangélistes de cette frange politique, l'attentat est un cadeau du ciel.

Dans les périodes difficiles il est toujours plus facile de propager la peur que de prêcher la tolérance. Du côté du Parti démocrate, la réaction va également consister à faire de la surenchère, à prôner la sévérité maximale envers les terroristes, ceux de l'étranger à tout le moins. Et cela va se traduire par une pression encore plus accrue sur le Bureau pour attraper – et tuer – les responsables, quels qu'ils soient.

Pourquoi courait-elle ?

La question refait surface sans crier gare, un bouchon flottant sur les eaux agitées de ses pensées.

« Il faut envisager d'autres hypothèses, dit-elle. Nous ne pouvons pas nous contenter du présupposé islamiste. Pas si vite. »

Dan lui décoche un regard qui lui fait mal à la tête. « Ne commence pas, Shreya. Ça te tuerait, pour une fois, de prendre les choses pour ce qu'elles ont l'air d'être ? »

Ce qu'elles ont l'air d'être ? Justement. Elle a vu l'air paniqué sur le visage de cette jeune femme.

« La fille avait peur, Dan. Elle essayait de prendre la fuite. Il faut que tu visionnes les images. »

– Et je vais le faire, aussitôt que nous les obtiendrons, à supposer qu'il reste quelque chose à tirer de cette montagne de gravats dont on t'a extraite. En attendant, l'hypothèse de travail c'est l'attentat islamiste et elle me paraît juste. Cette fille ne serait pas le premier terroriste kamikaze à avoir des sueurs froides.

– Ni le premier à être contraint d'agir contre sa volonté. »

Il soupire. « On tourne en rond, Shreya. Pourquoi faut-il que tu mettes toujours tout en doute ? »

Elle sent les poils de sa nuque se hérissier. Elle ne met pas *tout* en doute. Elle a juste du mal avec les gens qui ne font leur travail qu'à moitié. Pourquoi ne comprend-il pas cela?

« Alors je dois juste la boucler ? »

Il secoue la tête comme souvent ses interlocuteurs quand ils estiment qu'elle devient difficile.

« Pourquoi ne peux-tu accepter que tes collègues ne sont pas tous des imbéciles ? Sur la base des menaces reçues et de l'élection présidentielle qui approche, nous sommes obligés de supposer que la menace est djihadiste et qu'une autre attaque est imminente.

– Je ne pense pas que ce sont *tous* des imbéciles.

– Je te l'ai déjà dit, Shreya, il faut que tu apprennes à te taire de temps en temps. Prudence est mère de sûreté, bordel de Dieu. Ou tu ne connais pas cette expression, peut-être ? »

Elle pince les lèvres. Bien sûr qu'elle la connaît. Toute sa vie, d'aussi loin qu'elle s'en souvienne, elle a entendu des gens la lui sortir sous une forme ou une autre. À son humble avis, c'est une expression qui pue la lâcheté.

« OK. Que veux-tu que je fasse, maintenant ? »

Il la regarde fixement. Quand il répond, sa voix se fait soudain plus douce : « Écoute... Cette affaire n'est pas pour toi. Tu es transférée à San Diego.

– Pardon ?

– Ordre de la hiérarchie. »

Elle reste quelques instants bouche bée. Il doit y avoir une erreur.

« Mais je viens déjà de passer dix-huit mois là-bas !

– Peut-être ont-ils jugé que tu y avais fait du bon travail. »

Une fois de plus, elle ne saurait dire s'il plaisante.

« C'est à cause d'hier ? relance-t-elle.

– Hmm... Je crois que nos équipes dans le sud ont juste besoin de renforts. Tu sais bien que la drogue et les

migrants entrent en masse dans le pays, à croire qu'il n'y a plus de frontière. Si c'est Costa qui est élu, tu peux parier qu'il filera là-bas à la moindre occasion pour parader devant les objectifs. Bordel de merde, on a de la chance qu'il n'ait pas suggéré de déclarer la guerre au Mexique rien que pour grimper un peu plus dans les sondages ! »

Elle ne peut s'empêcher de penser qu'il y a autre chose. Quand on dit ce qu'on a dans la tête. Qu'on pointe du doigt une certaine hypocrisie, ou une tendance au deux poids deux mesures, chez les gens qui dirigent la maison. Tout à coup c'est vous le problème.

Elle soutient le regard de Dan : « Cette fille, Yasmin Malik... Elle est originaire d'Asie du Sud. Si de nouveaux attentats sont à craindre, tu auras besoin de moi. Qui d'autre va te fournir le genre d'analyse dont je suis capable ? »

Il éructe un méchant petit rire. « On n'est plus en 2004, Shreya ! Tu crois être le seul agent du Bureau originaire d'Asie du Sud ? Aujourd'hui nous en avons des paquets ! Et la plupart, dois-je dire, n'ont pas ton... bagage.

– Ni mon expérience.

– Cette expérience qui t'a poussée à t'aventurer dans un bâtiment sur le point de s'effondrer ? Tu sais la masse d'emmerdes administratives que j'aurais dû me taper, si tu y étais restée ?

– J'ai obtenu un résultat.

– N'empêche tu n'aurais pas dû aller là-bas.

– Mais il fallait bien que nous découvrions ce qui s'était passé !

– *Nous ?* Tu ne veux pas dire *je*, plutôt ?

– Dan, laisse-moi sur cette affaire. Je suis sacrificiable. Je peux faire avancer les choses pour toi. Si ça va dans le bon sens, les honneurs te reviennent. Si ça part en sucette tu as quelqu'un à torpiller. »

Il devrait acquiescer. Voire, il devrait la *remercier*. Elle a l'impression qu'il va faire cela. C'est logique après tout.

« Va chier, Shreya. Les honneurs, je m'en passe, comme je me passe de devoir sortir tes fesses des décombres d'un immeuble. » Il pousse un long soupir. « La décision ne dépend pas de moi, de toute façon. Tu es en congé pour le reste de la semaine. Assure-toi simplement d'être à San Diego lundi matin. »

À l'extérieur du bâtiment, plein soleil et sidération. Le monde réduit à des taches de couleur mobiles à la périphérie de son champ de vision.

San Diego. Rebelote.

Ils auraient aussi bien pu lui tendre un pistolet, un verre d'alcool fort et lui suggérer d'agir dignement. Ce n'est pas vraiment sympa non plus pour le bureau de San Diego, qui ne risque pas à proprement parler de lui organiser un pot d'accueil. Shreya Mistry – *Shreya l'embrouille*, disent certains derrière son dos. L'agent sans domicile fixe, le problème sans solution.

Elle aurait dû lui dire, tiens, de se carrer San Diego et toute sa condescendance à deux balles dans le... Elle ne va pas au bout de sa pensée. Les grossièretés lui sont difficiles, même circonscrites à sa propre tête. Un autre agent aurait peut-être donné sa dém sur-le-champ. Peut-être aurait-elle dû faire cela. Mais qu'a-t-elle dans sa vie à part ce métier ? Un mariage brisé ? Une fille adolescente qu'elle voit à peine ?

Non, il valait mieux qu'elle reste sur sa chaise et encaisse le coup de cette fumisterie. Qu'elle écoute sagement l'homme aux commandes. C'est ce que la femme futée a fait de tout temps, n'est-ce pas ? Toujours s'incliner devant l'homme, même si cela revient à tendre vers la médiocrité.

Elle contemple son reflet dans la porte vitrée. Elle a l'air fatiguée. Elle a l'air *vieille*. Que lui est-il arrivé ? N'était-elle pas, jadis, l'incarnation d'un FBI renouvelé, performant, multiculturel – et promise à une ascension rapide ?

Comment tout a-t-il pu si mal tourner ?

Dans ses moments les plus querelleurs, Dan met sa situation sur le compte de sa personnalité, de son incapacité à obéir aux ordres. Il a tout faux. Elle sait obéir aux ordres – et le fait –, mais pas aux ordres débiles, c'est tout.

Enfin bon.

S'attarder là-dessus ne sert à rien. Elle a déjà mené ces batailles. Et elle a perdu. Elle a été tenue à l'écart et poussée dans le fossé. En Russie on l'aurait envoyée en Sibérie. Ici, on la refourgue à San Diego.

L'image de la fille du centre commercial s'impose une fois de plus à ses pensées. Elle, et le type qui l'accompagnait en veillant à dissimuler son visage aux caméras. Et qui l'a laissée mourir là-bas.

Pourquoi courait-elle ?

La barbe ! Ce n'est plus son problème. San Diego – le voilà son problème !

Vibration dans sa poche. Téléphone. Son père.

« Papa ? Mais quelle heure c'est, chez toi ?

– Ne te tracasse pas. Les vieux ne dorment pas. Je regardais les informations à la télévision. Ça va, de ton côté ?

– Tout va bien, Bapu. »

Picotements et chaleur dans la nuque. Voilà ce que c'est de mentir. Elle y porte une main et frotte, mais cette fois comme les autres cela ne change rien. Les mensonges lui sont toujours pénibles, et les pieux mensonges, pour quelque raison obscure, sont les pires de tous. Autant changer de sujet.

« Comment tu vas, toi ? Tu te fais des amis ? Comment se porte Mme Wilson, au bout du couloir ?

– Des amis ? Et Mme Wilson ? Pouah ! Elle veut que je l'accompagne au bingo et à la danse country. N'est-ce pas déjà assez affreux que je sois dans cet endroit ? Faut-il en plus que je joue au bingo ?

– Elle t'aime bien, papa. Elle est juste sympa avec toi. »

Un silence. Un soupir au bout du fil. «Ce n'est pas notre monde, Shreya. Ce n'est pas convenable.

– Cela fait déjà plus d'un an, papa. Tu ne peux pas rester en deuil jusqu'à la fin de ta vie.

– Ta mère l'aurait fait si j'étais parti le premier. »

Pas faux. Mais sa mère était comme ça, irrémédiablement méfiante à l'égard de tout ce qui ne restait pas dans le droit fil des valeurs et des préjugés de son éducation traditionnelle. Elle aurait endossé le rôle de veuve, toujours vêtue de blanc, et suivi un régime alimentaire cent pour cent végétarien, avec la ferveur d'une martyre.

N'empêche, son père n'a pas tort. L'idée qu'une femme blanche du troisième âge essaie de batifoler avec lui dans cette maison de retraite a quelque chose de bizarre, d'une certaine façon, même aux yeux de Shreya. Ce n'est pas ainsi qu'un homme indien s'attend à passer l'automne de sa vie. Il devrait être entouré de ses petits-enfants et de toute sa famille.

«N'est-ce pas toi qui me répètes tout le temps d'essayer de m'insérer, papa? dit-elle gentiment. Toi aussi, peut-être, tu dois en faire autant?

– Plutôt mourir. »

Elle ferme les yeux. Le sens du mélodrame de feu sa mère, réincarné dans son père.

«J'aurai peut-être bientôt des congés. Je vais regarder les vols, j'essaierai de te rendre visite. »

Pas un mensonge. Une demi-vérité.

«Viendras-tu avec Isha? demande son père. Elle pensait me rendre visite pour Divali, peut-être. Je ne l'ai pas revue depuis son anniversaire, tu sais. »

Shreya peut en dire autant. Six mois qu'elle n'a pas vu sa fille en chair et en os. Et déjà, quoi, *un mois* depuis leur dernière conversation téléphonique? Pourquoi ces longs silences? Certes, elle n'est pas la plus affectueuse des mamans – la complicité mère-fille démonstrative des

séries télé et du portail de l'école, cela n'a jamais été son fort. Mais elle peut et doit s'assurer que la gamine sache qu'elle est là pour elle. Bon, au moins Isha vit encore avec son père – même si cela veut dire son père et cette nouvelle femme qu'il a.

Shreya éprouve une secousse dans les tripes, comme une pierre tombant au fond d'un puits.

« Je vais lui parler, papa, et voir ce que je peux faire. »

Les chaînes de télévision diffusent en boucle les mêmes vues d'hélicoptère du centre commercial de Burbank dévasté. Une jeune musulmane britannique, qui a vécu cachée dans le pays pendant neuf semaines, y a fait exploser la plus grosse bombe depuis celle de Timothy McVeigh à Oklahoma City. Où a-t-elle seulement pu se procurer un tel engin ?

L'ordinateur portable de Shreya carillonne, annonçant l'arrivée d'un mail. Sujet : San Diego, réaffectation.

Au diable.

Elle active son téléphone, trouve dans le répertoire un numéro de Washington et lance l'appel. Là-bas c'est la fin de la soirée. Elle veut quand même tenter le coup.

Une voix finit par répondre.

« Luca. C'est Shreya.

– Oh mon Dieu. Shreya ? Comment se fait-il que tu aies ce numéro ? Tu...

– Luca, l'interrompt-elle. J'ai besoin que tu me rendes un service. »



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5^e

Retrouvez l'intégralité de notre catalogue
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site
www.lianalevi.fr

Titre original: *Hunted*

Copyright © Abir Mukherjee 2024

First published as HUNTED in 2024 by Harvill Secker,
an imprint of Vintage.
Vintage is part of the Penguin Random House group of companies.

© 2025, Éditions Liana Levi, pour la traduction française

Couverture: D. Hoch
Photo: © Krzysztof Nahlik / Alamy

Cette édition électronique du livre *Les Fugitifs* d'Abir Mukherjee
a été réalisée en avril 2025 par Atlant'Communication.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage

(ISBN: 979-10-349-1103-5)

ISBN ePDF: 979-10-349-1105-9